



# Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 66 | 14.4.2019

Villes-métastases,  
villes-champignons

Technoculture  
ou technobarbarie?

L'effondrement se poursuit  
«Légitimité de l'autodéfense»

11.4.2019. ARRESTATION DE JULIAN ASSANGE

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

## Chers lecteurs,

Ce 10 avril, nous avons été frappés de plein fouet par une nouvelle qui n'avait pourtant rien de surprenant. Après 7 ans de réclusion dans l'ambassade d'Équateur à Londres, le fondateur de WikiLeaks a été trahi par le pays hôte et évacué de force par la police britannique. Il sera extradé vers les États-Unis, où on le considère comme un terroriste et une menace pour la sécurité nationale et où il n'a pas manqué de voix officielles pour exiger sa mise à mort.

Il ne s'est trouvé personne pour faire barrage au kidnapping de Julian Assange. Les médias de grand chemin ont passé sur l'affaire comme chat sur braise avant de regarder ailleurs. En Suisse, où l'on «salue» les «lanceurs d'alerte», et où l'on débat en long et en large du «statut» à leur octroyer, les autorités n'ont donné aucune suite à la résolution du parlement genevois demandant l'octroi de l'asile politique à ce grand témoin. Or si quelqu'un a mérité de l'obtenir, c'est bien lui.

Nous reviendrons bien entendu sur le destin de Julian Assange. Pour le moment, je ne trouve rien de mieux à dire que ce que notre ami Eric Werner vient de publier sur son avant-blog:

C'est quoi un héros, dit le Collégien? Tu penses à Assange, dit l'Avocate? Un héros, c'est quelqu'un qui préfère la gloire mais au prix d'une mort rapide à une vie longue mais sans gloire. En ce qui concerne Assange, la gloire lui est d'ores et déjà acquise. La ... et ses sbires ne peuvent rien là-contre. Ils vont bien sûr l'enfermer dans leurs geôles éclairées 24 heures sur 24, se venger de lui (qui les a nargués sept ans durant) en lui faisant subir toutes sortes de sévices. Ils le mettront sous psychotropes (afin de le réduire à l'état de légume). Très vite aussi ils le livreront à la police secrète d'État américaine («Il est notre propriété», a déclaré aujourd'hui un sénateur américain). Ils feront tout cela. Mais ils ne pourront pas faire que ce qu'il a fait, il ne l'ait pas fait. Ce qu'il a fait, il l'a fait, et bien fait,

et personne non plus ne pourra le défaire. C'est indéfaisable. Sa gloire est d'avoir pleinement joué son rôle de lanceur d'alerte, en nous donnant à voir ce que si peu de personnes étaient jusqu'alors disposées à voir: tout bonnement la «réalité de la chose» (Machiavel). Il l'a donnée à voir, et tout le monde aujourd'hui la voit (derrière les faux décors en carton-pâte, qui tombent aujourd'hui en petits morceaux: démocratie, État de droit etc.). Tout le monde sait que ce régime est un régime criminel, juste criminel. Personne ne se fait plus la moindre illusion à ce sujet. C'est ce qu'il a donné à voir. C'est pourquoi il aura une mort rapide.

Comme par un fait exprès, le Cannibale nous livre un brillant «coup de sang» contre le remplacement de la culture par la technologie (et l'effacement subséquent de nos valeurs fondamentales), tandis qu'Éric Werner conclut sa série sur l'«effondrement qui vient».

De mon côté, je poursuis l'itinéraire eurasiatique par une visite-éclair dans la métropole de l'utopie technologique chinoise: Shenzhen. Enfin, nous présentons dans ce numéro le premier ouvrage de la collection «Anti-presse» publiée aux éditions Xenia: le brillant essai d'Eric Werner sur la *Légitimité de l'autodéfense*.

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT

## AGENDA

Slobodan Despot participera au forum international «Vers la fin de l'impunité des crimes commis à l'encontre des journalistes» organisé les **22 au 23 avril à Belgrade** par le Centre de presse de l'association des journalistes de Serbie.

(Ce colloque commémore le bombardement délibéré de la Radio-Télévision de Serbie par l'OTAN le 23 avril 1999, où 16 journalistes et employés perdirent la vie. Ce fut la première fois dans l'histoire des guerres qu'une agence d'information était déclarée «cible militaire légitime».)



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Villes-métastases, villes-champignons

**C**ARNET DE ROUTE À TRAVERS L'EURASIE A LA DÉCOUVERTE DE SHENZHEN, VILLE-UTOPIE ET REPAIRE DE PIRATES DE L'ÈRE NUMÉRIQUE. CE «PRODIGE» TECHNOLOGIQUE ET URBANISTIQUE NE SERAIT-IL PAS AVANT TOUT LA «MONNAIE DE LA PIÈCE» DE LA COLONISATION OCCIDENTALE?\*

### 29 MARS. SHANGHAÏ-SHENZHEN

Je devais rester ce jour encore à Shanghai, mais une erreur de réservation m'oblige à avancer mon départ. Echanger mon billet de nuit (dans un de ces nouveaux trains rapides à cabines—«capsules» individuelles que je ne verrai donc pas) contre un billet de jour a été une aventure en soi, qui à elle seule occuperait tout un article. Quand on

doit faire vite, quand la censure de l'internet bloque votre e-mail privé chez Google — alors que c'est celui avec lequel vous aviez réservé depuis l'étranger —, quand il vous faut faire une heure de queue devant le guichet pour vous entendre dire qu'on ne prend pas les cartes de crédit étrangères, quand les automates à billets ne veulent pas vous donner d'argent et qu'il vous faut trouver un bureau

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET/DRONE](http://ANTIPRESSE.NET/DRONE) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

de change ouvert le soir à Pékin avant de refaire la queue... vous vous demandez si vous avez bien fait, en fin de compte, de visiter ce pays.

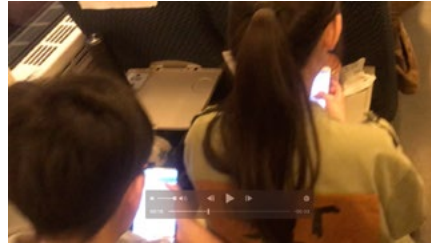
Quoi qu'il en soit, me voici à Shanghai-Hongqiao, la plus grande gare d'Asie. Des dizaines de milliers de voyageurs attendent leur train dans un hall immaculé plus vaste que les hangars Zeppelin. Les Chinois ne sont pas seulement nombreux. Ils sont aussi très mobiles. Les multitudes circulent et se brassent sans cesse.

Une enfilade de banlieues industrielles dans la brume, parsemées de poulaillers humains, surmontées d'une toile d'araignée de conduites à haute tension. Il faut bien alimenter toutes ces voitures électriques, ces climatiseurs, ces métros. Mais quoi de plus déprimant? Surtout quand on devine, sous cet *arraisonnement*, les dernières traces d'une civilisation à part, colorée, exquise.

J'ai de la chance. Dans mon compartiment de 2e classe, j'occupe le premier rang, seul endroit où les jambes soient à l'aise. Devant moi, sur la paroi, une prise électrique. C'est hélas la seule de tout le wagon! Dans un pays où tout le monde dépend du mobile, c'est grossièrement insuffisant. Du coup, le Chinois fait la queue aujourd'hui pour un quart d'heure de charge comme il poireautait hier pour de la viande ou du lait.

Dans les gares, des petites vieilles à paniers vendent des boîtes multico-

lores. Au début, j'ai cru que c'étaient des friandises, comme ailleurs en Asie. Ici, ce sont des *power banks*, des accumulateurs à recharge USB. La nourriture du smartphone est devenue plus essentielle que le casse-croûte de son maître.



J'ai filmé, en marchant dans la travée, un compartiment de train. Neuf dixièmes des passagers sont rivés à leur petit écran. Les autres dorment. Pas un livre, pas un journal papier en vue.

Le trajet est long, malgré la vitesse: onze heures. Des nettoyeuses passent et repassent avec d'immenses sacs poubelles. Les voyageurs achètent des plats de nouilles sous vide, réchauffés au micro-ondes. La quantité de déchets est pharamineuse: dix fois, au moins, celle d'un TGV français.

La «sensibilité environnementale», de la Chine officielle est surtout un village Potemkine. On croit avoir résolu le problème en remplaçant les deux-temps par des batteries en ville. Ce qu'on va faire des batteries usées? On verra ça demain.

La seule solution pour la civilisation interconnectée en train de se construire: l'énergie de l'éther

promise par Tesla, pure, accessible en tout lieu et sans limites. Sinon, trois Terres ne suffiront pas à alimenter notre *way of life*, de plus en plus déterminé par l'évolution de la Chine.

La révolution chinoise est une mutation anthropologique. On est moins handicapé dans ce pays avec une main coupée que sans smartphone. Mais on en est encore à glousser sur les «tendances» et les «plateformes».

Le *China Daily* annonce que «Nestlé va booster l'innovation basée sur les tendances en Chine» (*trend-based innovation*). Tiens, l'Occident se réveille! Un cadre de la vénérable boîte s'extasie sur « *les connections numériques en Chine en termes de paiement numérique, de modèles de livraison de nourriture et l'intelligence artificielle* ». Et il ajoute que de transposer cette expérience et ce savoir-faire vers le reste du monde représente une «*big opportunity*» pour sa boîte.

Cet engouement rappelle la divinisation (déjà bien oubliée) du modèle japonais. Or le modèle numérique chinois est pour le moment un écosystème fermé. Son succès repose sur deux facteurs en apparence opposés et aussi étrangers à notre monde l'un que l'autre. D'un côté, un contrôle absolu de la population et un conformisme sociétal qui autorisent l'imposition sans délai des nouvelles technologies et la collecte illimitée d'informations sur tout le monde. De l'autre, une croissance

par «*stepping stones*», par mouvements d'opportunité au sein d'une stratégie d'ensemble souple et floue. Les géants de l'internet chinois se composent d'un archipel de petites entreprises aux liens implicites et distendus. Aucun d'entre eux ne savait, il y a cinq ans, où il en serait dans cinq ans. C'est le règne du *flux*. Et, derrière cette apparente cacophonie à ravir les libertariens, l'ombre omniprésente de l'Etat, collecteur et redistributeur de toutes les données, qui sont comme on le sait le nerf de la nouvelle guerre numérique.

### 30 MARS. SHENZHEN.

Dans mon adolescence, j'habitais une bourgade industrielle, Monthey, qui avait la même taille que Shenzhen. Une ou deux dizaines de milliers d'habitants. Aujourd'hui, Monthey n'a pas varié d'échelle. Shenzhen est à vingt millions.

L'émergence de ce prodige technologique à l'embouchure hautement stratégique du fleuve des Perles, a quelque chose de symbolique et de narquois. Nous sommes à l'épicentre de toutes les confrontations avec les colonisateurs européens: Macao, Hong Kong, le trafic d'opium.

Shenzhen est une ville calme, propre et qui sent bon. Les bus et les deux-roues y sont électriques. Elle est fière de ses 45% de surfaces vertes, de ses 1'300'000 bénévoles (!), de ses 2400 km de sentiers, de son «Belt and Road Music Festival» (cette Route de la Soie omniprésente par où l'on s'apprête à nous dévorer)... et

de son passé, magnifiquement illustré dans le remarquable musée de la ville. Qui est gratuit.

Avec son musée, cet ancien village de pêcheurs s'est reconstitué un passé à la hauteur de la mégapole qu'il est devenu. Des poupées de cire presque vivantes illustrent les batailles et la vie quotidienne des temps passés. Tout un chatolement de couleurs, de traditions, de textures — j'allais presque dire d'odeurs — à jamais réduit en sable et ciment par le Procuste bétonneur.

Cette ville du futur pourrait s'appeler *Tortuga 2.0*. Elle est le nouveau repaire des pirates de la technologie. Tout y est «open source», la propriété intellectuelle un vague souvenir et la rapidité de pensée et d'exécution l'unique gage de survie. La vraie fierté des Chinois, ici — qu'ils n'exprimeront jamais —, c'est d'avoir magistralement «rendu la monnaie de sa pièce» à l'Occident en le poussant à faire cadeau de ses précieuses technologies, pour ainsi dire à financer le retournement de ses propres armes contre lui-même. Avoir obligé les Chinois à se droguer et confisqué Hong Kong aura peut-être été la prévarication de trop des Occidentaux. La monnaie leur revient à un siècle et demi de distance.

Balade dans un parc odorant empli d'oiseaux exotiques. Tout est propre et net. Toilettes partout, rutilantes. N'en jetez plus! — Et soudain,

cela me revient: il y a de la musique partout. D'où vient-elle? A ne pas croire: de ces faux cailloux implantés dans le gazon, tous les 20 ou 30 mètres. Pas un pas en Chine dans le silence. Quand ce ne sont pas des voix qui vous instruisent, c'est de la musique qui vous divertit. Pourvu que vous ne restiez pas seul avec vous-même...

Le confort, la *smoothness* de cette ville-utopie a quelque chose d'envoûtant. Mais quel en est le prix?

Comment font-ils pour nettoyer toutes ces surfaces vitrées dans les hauteurs? me demandé-je. Avec des robots à ventouses, évidemment... On a pensé à tout. Comme dans une prison modèle.



L'absence d'infrastructures (ermitages, campagne, vie sauvage) nous renvoie à nous-mêmes. *A contrario*, l'excès d'infrastructures nous fait sortir de notre orbite et asphyxie notre vie intérieure. Dans quels déserts sont nées les grandes traditions spirituelles: Tibet, Egypte, Palestine! Le Bouddha sort de son palais, se trouve un figuier à Bodhgaya et il fonde une civilisation. Avant de naître dans la pierre, les grands temples naissent dans l'imagination collective. Quelle place reste-t-il pour l'imagination à l'ombre des tours de verre, avec six étages de souterrains électrifiés sous nos pieds?

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Culture et barbarie

J'AVAIS PRÉVU DE VOUS ENTRETENIR CETTE SEMAINE DE KAREL ČAPEK (SA VIE, SON ŒUVRE). MAIS «TCHAPEK» ATTENDRA, UNE URGENCE EXISTENTIELLE ÉTANT SURVENUE ENTRE-TEMPS, QUI MÉRITE UNE RÉPONSE LITTÉRAIRE DOCUMENTÉE AVEC L'AIDE DE MICHEL HENRY ET JACQUES ELLUL, POUR CETTE CHRONIQUE QUE J'AURAIS AUSSI PU TITRER, COMME UN POLAR: «MAIN BASSE SUR LA CULTURE».

Je reçois quotidiennement bon nombre de courriels publicitaires-commerciaux, dont une bonne moitié consacrée à tenter de me vendre les services de personnes bien évidemment compétentes dans ce domaine devenu à l'entreprise ce que le réchauffement climatique est au bon peuple, j'ai nommé... le «digital». Ainsi, cette semaine, l'un de ces courriels m'invitait à participer à des «Business Digital Days»(1), en expliquant: *«Vous entendez parler régulièrement de la Transformation Digitale. Votre écosystème numérique évolue à grande vitesse. Le besoin d'intégration de vos solutions vous entraîne vers cette nouvelle philosophie et organisation.»* Ainsi donc, la Transformation Digitale – avec majuscules, s'il-vous-plaît! – serait donc en passe de surpasser Nietzsche, Kant et Spinoza réunis en accédant au statut de «philosophie». Une fois n'est pas coutume, avant de cliquer sur «supprimer», je répondis à l'expéditeur(2) : *«Parce que vous pensez vraiment que le digital puisse être affublé du qualificatif de «philosophie»? Quelle misère!»* J'attends toujours sa réponse...

Ce délire obsessionnel pour la science et la technique a été dénoncé de longue date par de multiples philosophes ou sociologues. Si nous avons déjà cité Jacques Ellul à plusieurs reprises dans cette chronique, c'était sans aborder plus avant son œuvre. Quant à Michel Henry, il me semble bien ne l'avoir encore jamais évoqué. Alors commençons par lui.

Philosophe et romancier(3), Michel Henry (1922-2002) est né en Indochine. Il n'a que dix-sept jours lorsque son père se tue dans un accident de voiture. Sa mère rentre en France alors qu'il a sept ans. Durant l'Occupation, il rejoint la Résistance en 1943, plus précisément le maquis du Haut Jura sous le nom de code (prédestiné?) de Kant. Après la guerre, il passe l'agrégation de philosophie. D'abord professeur à Casablanca puis assistant à l'université d'Aix-en-Provence, il arrive en 1960 à l'université Paul Valéry de Montpellier où il enseignera sa vie durant. S'inscrivant à l'origine dans le courant de la phénoménologie de Husserl, il en verra ensuite les limites et axera sa philosophie sur la subjectivité. S'il est considéré comme un auteur «difficile», c'est surtout sa distance avec les modes et les idéolo-



gies qui lui valut la relative ignorance dont il fut l'objet et qui demeure. Avec une dizaine d'ouvrages de philosophie publiés, il ne fut pas le plus prolifique de sa génération. Mais qu'a à faire la quantité avec la qualité?

En 1987 paraît un livre au titre provocateur: *La barbarie*(4), dont le succès fut proportionnel aux virulentes critiques qu'il subit, qui commence par ces phrases: «*Nous entrons dans la barbarie. Certes ce n'est pas la première fois que l'humanité plonge dans la nuit. On peut même penser que cette aventure amère lui est arrivée bien des fois et c'est la gorge serrée que l'historien ou l'archéologue relève les traces d'une civilisation disparue. [...] Ce qui se passe aujourd'hui est bien différent. Nous assistons depuis l'ère moderne à un développement sans précédent des savoirs qui forment «la science» et revendiquent d'ailleurs hautement ce titre.*» Car le «savoir» ne doit pas être confondu avec la culture. Et ce que l'on nomme «crise de la culture» est en fait sa destruction, commencée à l'époque de Galilée, dans ce moment

décisif de la naissance de la science moderne. Érigée au rang de savoir absolu – car objectif –, la science amène à prendre le monde géométrique et mathématique pour le monde réel, délégitimant l'intuition et la subjectivité. De par son universalité, le savoir scientifique annihile l'individu et la culture. Grâce à ces outils, la liberté des médias, la liberté de la presse est devenue «*la liberté sans limite d'abrutir, d'avilir, d'asservir*(5) » dans une société «*[qui] n'est pas tant celle des assistés sociaux que des assistés mentaux.*»

Dernier de ses trois livres majeurs sur la technique, *Le bluff technologique*(6) de Jacques Ellul (1912-1994) est aussi le plus abordable, bien qu'épais (750 pages), de ce sociologue et théologien protestant libertaire. Quasi contemporain de celui de Michel Henry, ce livre a lui aussi été jugé comme excessif et caricatural à sa parution. Mais avec le recul du temps, quelque trente ans plus tard, les colères et indignations qui transpirent à toutes les pages révèlent surtout son caractère ô combien



prophétique! Pressentant Internet, et avec lui une ère d'absorption de la culture par la technique, il «*met en garde contre la tentation de confondre culture et documentation. Ce n'est pas parce qu'on a accès à des banques de données que l'on est cultivé!*», comme le souligne justement Jean-Luc Porquet dans sa préface. La question fondamentale que pose Ellul peut se résumer ainsi: l'homme devient-il plus humain grâce aux techniques? Certes, dans ses réponses, Ellul manque de mesure, mais sa radicalité n'obère pas sa capacité à donner une vision d'ensemble du monde moderne. Si le constat de défaite est amer, Ellul n'exclut toutefois pas de voir triompher cette «*tremblante liberté*» que l'être humain, s'il prend conscience de son esclavage volontaire aux chaînes de la technologie, pourra malgré tout recouvrer. Dans la deuxième partie, «*Peut-il exister une culture technicienne?*», Ellul rejoint – et dépasse – Michel Henry dans le constat du danger que fait peser le règne de la science toute puissante sur la culture. Il le dépasse car il n'en reste pas à l'analyse, mais fulmine dans une critique directe: «*[...] chez les visionnaires de cette culture des réseaux, il n'y a que mépris pour ce que l'on a jusqu'ici considéré comme culture: cette culture intellectuelle et non pratique, expression d'une élite et d'un intellectualisme de salon, cet assemblage poussiéreux et universitaire de savoirs dépassés, cette "virginité éthérée" de l'intelligence, qui peut déboucher sur le "fantasme de la relation humaine, de la société relation-*

*nelle" et autres amabilités: tout ce qui fut jusqu'ici produit en tant que culture doit être purement et simplement évacué. Et si l'on s'obstine, on deviendra d'ici dix ans un véritable illettré, au niveau des illettrés du XIX<sup>e</sup> siècle par rapport à l'écrit, car dorénavant le "savoir lire et écrire" sera uniquement informatique. Des illettrés, c'est-à-dire des inadaptés.*» Et dire que cela a été écrit en 1988! Prophétique, vous dis-je!

Contrairement à Michel Henry, Jacques Ellul ne considère pas que la technique anéantit la culture, mais qu'elle la rend obsolète: «*La culture [contrairement à la science] ne peut pas être universelle. Parce que l'homme ne l'est pas. Il est d'un lieu, d'une race, d'un passé, d'une formation, d'un temps spécifiques.* »

Et toujours pas de réaction de mon consultant en Transformation Digitale...

~~~~~  
NOTES

1. Tous ces «événements», publications et autres sollicitations ne peuvent évidemment se concevoir autrement qu'en anglais. Mais était-il besoin de le rappeler?
2. Dont je tairai le nom par charité.
3. Il obtint d'ailleurs le prix Renaudot en 1976 pour *L'amour les yeux fermés* (Gallimard, épuisé), son œuvre romanesque comptant quatre livres.
4. Michel Henry, *La barbarie* (PUF et Grasset, 1987, PUF, coll. «Quadrige», 2014).
5. Mort en 2002, Michel Henry n'a pas connu l'internet les réseaux sociaux. Heureux homme!
6. Jacques Ellul, *Le bluff technologique* (1988, Hachette, coll. «Pluriel», 2017).



ENFUMAGES par Eric Werner

## Sur l'effondrement qui vient (3)

QUAND ON ÉVOQUE «L'EFFONDREMENT QUI VIENT», ON SE DIT D'ABORD: CELA VA ÊTRE LE CHAOS, LA FIN DE LA CIVILISATION. C'EST L'IDÉE QUI SURGIT SPONTANÉMENT. CERTAINS, IL EST VRAI, VOIENT LE CHAOS PLUTÔT D'UN BON ŒIL. ON VA ENFIN POUVOIR S'AFFRANCHIR DE CERTAINES CONTRAINTES, FAIRE TOUT CE QU'IL NOUS PLAÎT. OU ENCORE, POURQUOI PAS, SE RÉIMMERGER DANS LE GRAND TOUT. QUEL BONHEUR!

Dans le roman de Jean Hegland, *Into the Forest*(1), le chaos originel est plutôt vu positivement. La forêt est effectivement ici très maternante, partant rassurante.

On y croise un certain nombre de bêtes féroces (ours, sangliers, etc.). Mais elles ne constituent pas vraiment une menace. Les ours eux-mêmes se montrent plutôt gentils.

La seule véritable menace vient en fait des hommes (on parle ici de la gent masculine). Les traces de pas d'hommes dans la forêt sont beaucoup plus inquiétantes que celles d'ours, de loups ou de sangliers.

Autre chose encore est à considérer. Le roman de Jean Hegland se présente comme un roman d'anticipation, mais nous avons vu dans notre dernière chronique que cette

œuvre nous parle, en fait, surtout de *nous-mêmes*.

C'est une description en miroir de la société actuelle, rien d'autre. L'auteur montre ainsi très bien à quoi pourrait ressembler une société de femmes et pour les femmes: la nôtre, en fait.

On pourrait à partir de là développer un certain nombre de remarques.

Comparant les guerres civiles de son époque à l'état de choses antérieur, état de choses que ses contemporains avaient tout naturellement tendance à enjoliver rétrospectivement, Montaigne observe:

*«Nous ne sommes chus de guère haut. La corruption et le brigandage qui est en dignité et en ordre me semble le moins supportable. On nous vole moins injustement dans un bois*

*qu'en lieu de sûreté. C'était une jointure universelle de membres gâtés en particulier à l'envi les uns des autres, et la plupart d'ulcères envieux, qui ne recevaient plus, ni ne demandaient guérison.»(2)*

Nous-mêmes, dieu merci, n'avons pas encore basculé dans la guerre civile, mais on n'en retiendra pas moins ce que dit ici Montaigne des *«ulcères envieux, qui ne recevaient plus, ni ne demandaient guérison»*. Beaucoup se représentent l'effondrement qui vient comme s'inscrivant en *rupture* avec la société actuelle. Il nous ferait ainsi basculer *autre chose*: quelque chose, même, de *complètement* différent. Or, l'effondrement qui vient ne vient, justement, pas de rien. On l'aura vu venir, et même de loin. Il faut, il est vrai, faire ici abstraction d'un certain nombre de fantômes: démocratie, État de droit, indépendance de la justice, libertés personnelles, etc. Mais, on le sait, ce n'est plus aujourd'hui tellement un problème.

Dans leur livre intitulé *Les prédateurs: Des milliardaires contre les États*(3), les journalistes Catherine Le Gall et Denis Robert éclairent ainsi d'un jour suggestif l'état de choses actuel en un assez grand nombre de pays, état de choses, il faut le dire, n'ayant guère à envier à celui que décrit Montaigne lorsqu'il dit qu'*«on nous vole moins injustement dans un bois qu'en un lieu de sûreté»*. Il n'est que peu question dans ce livre de la crise écologique. Mais elle ne s'en dessine pas moins en arrière-plan. Beaucoup croient que pour faire fortune, il suffit d'être né sous

une bonne étoile. C'est trop simple comme formule. On a intérêt aussi à disposer d'un bon carnet d'adresses. La corruption n'explique évidemment pas tout. Mais pas mal de choses quand même. Le livre montre aussi qu'il faut avoir appris à jongler avec les puits de pétrole, les mines d'uranium, sans oublier un certain nombre de techniques financières assez tordues (le néolibéralisme n'a pas été inventé pour rien).

### MALFAISANCE DÉLIBÉRÉE

Sur ce même thème, on se reportera utilement aussi aux propos de l'économiste Gaël Giraud, qui disait récemment que *«le lieu de la résistance la plus profonde»* à l'éventuelle mise en œuvre d'un programme tant soit peu crédible de lutte contre le réchauffement climatique était la finance(4). Cette dernière fait souvent semblant d'être dans le déni: mais semblant seulement. Elle est en réalité complètement lucide sur ce qui se passe. Ne nourrit aucune illusion à cet égard. Mais en a pris son parti. Étant complètement lucide sur ce qui se passe, elle aurait pu être conduite à s'interroger sur elle-même, à revoir ses actuelles priorités (libéralisation, privatisations, déréglementation, etc.). Or, non seulement elle n'a rien revu, mais elle a opté pour la fuite en avant (les gaz de schiste, par exemple).

Beaucoup de très riches se sont, paraît-il, construit des bunkers un peu partout sur la planète. D'autres émigrent avec leurs familles en Suède. Sauf, comme le rappelle Gaël

Giraud, qu'on n'échappe pas aussi facilement qu'on le croit au réchauffement climatique. Même en Suède, il y a maintenant des incendies de forêts!

Gaël Giraud, qui n'est pas seulement économiste mais prêtre catholique, parle à ce sujet de «*structures de péché*». Il ne faut pas abuser du mot péché, mais en l'occurrence il n'apparaît pas inapproprié. Autre expression qu'on pourrait utiliser: celle de «*malfaisance délibérée*»(5). Car, encore une fois, la finance sait très bien ce qu'elle fait lorsqu'elle le fait. Mais elle le fait quand même.

Le paysage s'égalise donc, c'est ce que nous voulions dire. On évoquait à l'instant les problèmes de corruption. Imaginons un instant que les responsables politiques en viennent un jour à *réellement* vouloir combattre le réchauffement climatique. Cela n'arrivera bien sûr jamais, mais imaginons. Il leur faudrait alors entrer en confrontation avec un certain nombre de puissances qui, elles, sont fermement résolues, non seulement à ne rien faire dans ce domaine, mais à faire le contraire: toujours plus de routes, de pistes d'aéroports, de porte-conteneurs, etc. A votre avis, qui l'emportera dans cette confrontation cosmique?

Lorsqu'on évoque l'effondrement qui vient, on pense aussi bien sûr à la mort: en particulier à la mort violente. Personne n'est plus sûr de rien, n'importe quoi peut arriver à n'importe qui, etc. La guerre redevient ainsi d'actualité: non certes entre les États (il n'y a plus ici d'État),

mais entre les individus. Il ne faut pas dire qu'on ne peut pas s'adapter à la guerre. On s'y adapte au contraire très bien. On pourrait être tenté ici de conclure. C'est d'ailleurs ce que nous allons faire. Mais auparavant, autorisons-nous une remarque. Dans les lignes qui précèdent, nous inspirant de Montaigne, nous avons dit que l'effondrement qui vient se précède lui-même en un certain nombre d'«*ulcères envieux, qui ne recevaient plus, ni ne demandaient guérison*». L'effondrement qui vient, en fait, a *déjà* eu lieu. Ce sont ces «*ulcères envieux*». Montaigne parle de corruption et de brigandage, ajoutons-y l'État policier, les tirs LBD, la justice à géométrie variable, la censure généralisée, l'intelligence avec l'ennemi, etc.

Cela étant, ne serait-ce que par jeu, il pourrait être intéressant de retourner la perspective. L'effondrement qui vient nous confronte, disions-nous, au risque de mort violente. Mais on pourrait aussi y voir l'occasion d'une refondation sociale. En ce sens, il est une chance à saisir. Nous ne développerons pas ici cette remarque, mais pourrions le faire dans une prochaine chronique.

~~~~~  
NOTES

1. Cf. *Antipresse* 174, 31 mars 2019.
2. Montaigne, *Essais*, III, 12, Pléiade (1992), pp. 1023-1024.
3. Le cherche midi, 2018.
4. Entretien sur *Thinkerview*, diffusé en direct le 20 mars 2019 (Youtube).
5. Pierre-Henri Castel, *Le Mal qui vient*, Cerf, 2018, p. 51.

## Passager clandestin

## Eric Werner: «Légitimité de l'autodéfense»

EN PARALLÈLE AVEC SES CHRONIQUES RÉGULIÈRES DANS L'ANTIPRESSE, NOTRE CONTRIBUTEUR ERIC WERNER POURSUIT SON ŒUVRE DE PHILOSOPHE ET DE PENSEUR DE L'ÉPOQUE. LE SUJET DE SON NOUVEL OUVRAGE, DE FAIT, S'AVÈRE TRÈS PROCHE DE SES «DÉSENFUMAGES» QU'ON PEUT LIRE DANS NOS COLONNES. NOUS AVONS PAR CONSÉQUENT DÉCIDÉ D'EN FAIRE LE PREMIER TITRE D'UNE COLLECTION PUBLIÉE EN COLLABORATION AVEC LES ÉDITIONS XENIA. REMONTANT AUX SOURCES CLASSIQUES, ERIC WERNER DÉVELOPPE ICI LES CONDITIONS ET LES CONSÉQUENCES D'UN BASCULEMENT DES CITOYENS VERS L'AUTODÉFENSE. UN SUJET À LA FOIS INTEMPOREL ET... BRÛLANT DANS LA PERSPECTIVE DE LA VOTATION SUR LES ARMES QUI AURA LIEU EN SUISSE AU MOIS DE MAI.

## De quoi, aujourd'hui, la guerre est-elle le nom? (Extrait de l'Introduction)

« Ce qui précipite le plus l'évolution de l'art de la guerre, ce sont les guerres elles-mêmes », dit Proust. Mais qu'appelle-t-on ou non guerre? Là encore, c'est l'événement qui tranche. C'est la guerre elle-même qui dit ce qu'est ou non la guerre. De quoi elle est ou non le nom.

La guerre, aujourd'hui, subit une double évolution. La première, la plus souvent mentionnée, se trouve résumée dans le titre du livre de Qiao Liang et Wang Xiangsui : *La guerre hors limites*. « Hors limites », autrement dit s'étendant à tous les plans, à tous les éléments de la réalité. On pourrait aussi dire : *totale*. Car,



comme le montrent ces deux auteurs, *tout*, aujourd'hui, est guerre. Ou encore, la guerre se rencontre aujourd'hui *partout*. Il n'est plus possible aujourd'hui de la cantonner dans un domaine spécifique. On peut qualifier cette évolution de *centrifuge*. On va du centre à la périphérie. L'autre, en revanche, est *centripète*. Nous avons parlé du rapetissement de la guerre, de son recen-

trage sur l'individu : l'individu comme sujet de la guerre. C'est l'évolution inverse.

De quoi, aujourd'hui, la guerre est-elle nom? Dans un livre intitulé *Vers les guerres civiles*, Charles Rojz-

man écrit : « Les violences collectives se préparent pendant des décennies ». Et encore : « La guerre civile est déjà dans les têtes ». Il parle aussi de « guerre civile virtuelle ». Le virtuel s'oppose en principe au réel. Parler de guerre civile virtuelle, c'est donc dire qu'elle n'est pas encore devenue réalité. En un sens c'est exact. On ne saurait dire que nous soyons aujourd'hui déjà en guerre civile. Mais le virtuel se distingue souvent mal du réel. Parlerait-on aujourd'hui, comme on le fait, de « guerre civile virtuelle », si la guerre civile n'était pas, *pour une part au moins déjà* réalité? *Incomplètement encore*, certes : la guerre civile est encore assez efficacement *contenue* (on pourrait aussi dire : *circonscrite*). Mais *pour une part au moins déjà*? A preuve la multiplication des actes terroristes (plusieurs centaines de morts en quelques années), mais aussi les chiffres en hausse constante de la criminalité, le développement de l'insécurité au quotidien, etc. La violence n'est pas simplement ici virtuelle, mais bel et bien réelle. Elle explose dans les écoles, les quartiers dits à risques (les autres aussi, parfois), les hôpitaux, les transports publics en soirée, aux abords des boîtes de nuit au petit matin : partout, en fait.

Pourquoi la guerre civile reste-t-elle encore relativement contenue, circonscrite? La raison en est d'abord l'existence de *l'État*. Car, nonobstant l'effondrement général auquel il a été fait plus haut référence, il existe aujourd'hui encore en Europe un *État fort* : État qui n'a d'ailleurs jamais été aussi fort qu'aujourd'hui.

Prenons le problème de l'immigration. Les sociétés ouest-européennes sont aujourd'hui toutes, peu ou prou, multiraciales. Elles ne l'étaient pas il y a cinquante ans. Maintenant, oui, elles le sont. Les autorités ne sont pas par principe hostiles à la société multiraciale. Une société divisée contre elle-même est par nature plus docile et malléable qu'une société non divisée (*divide ut impera*). Les autorités voient donc les évolutions dans ce domaine d'un œil plutôt favorable. Allons même plus loin : elles les encouragent délibérément. On ne saurait pour autant en conclure qu'elles seraient favorables à la guerre civile : exactement favorables, non. Leur propre pouvoir en pâtirait. Elles veillent donc à ce que les conflits consubstantiels à la société multiraciale se maintiennent en certaines limites. Elles comptent pour cela sur la police.

Les autorités veillent également à prévenir toute velléité insurrectionnelle. Ce n'est pas en vain que les armées travaillent aujourd'hui sur des scénarios de combats en zone urbaine, n'hésitant pas à recycler, pour les appliquer au contexte européen, les doctrines de contre-insurrection autrefois utilisées dans les colonies en Afrique et en Asie.

C'est un premier élément d'explication. L'autre élément d'explication est évidemment la situation économique et sociale, situation qui n'a cessé de se dégrader au cours des dernières décennies, en termes aussi bien de qualité de vie que de niveau de vie. Les gens sont aujourd'hui à ce point accablés par leurs problèmes personnels

(stress au travail, recherche d'emploi, démarches administratives à n'en plus finir, formulaires à remplir, pauvreté, difficultés d'adaptation aux nouvelles technologies en constante évolution, fatigue, usure de l'âme et du corps, etc.) qu'ils n'ont tout simplement plus le temps ni l'énergie nécessaires pour penser à autre chose. Survivre, voilà leur problème. Mais là encore il existe certaines limites. On peut estimer par exemple que si les gens n'arrivaient plus à satisfaire certains besoins élémentaires, comme ceux liés à la nourriture et au logement, le basculement dans la révolte et la guerre civile cesserait alors de n'être que virtuel. Jusqu'ici, les populations ont toujours eu suffisamment à manger. Or rien ne nous dit qu'il en sera toujours de même à l'avenir.

\*

Dans un livre récent, le philosophe néomarxiste Slavoj Žižek écrit : « Il est nécessaire d'affirmer haut et fort que notre mode de vie commun n'est pas tant menacé par l'afflux de réfugiés que par la dynamique du capitalisme mondial ». C'est aussi un problème. S'il est vrai que la dynamique du capitalisme mondial constitue en elle-même une menace, comment répondre à cette menace ?

S'exercer à la dé-consommation, par exemple, est en soi déjà une réponse. On confond volontiers la frugalité avec la misère. Or, de fait, la frugalité est le meilleur moyen encore d'échapper à la misère ! La misère est subie, la frugalité, au contraire, choisie. On hésitera ici peut-être à parler d'autodéfense. Mais

objectivement parlant, c'est bien le mot qui s'impose. Se passer de voiture, de télévision, de smartphone, de vacances en Indonésie, faire durer ses habits, cultiver ses propres légumes, bref, vivre autrement, cela n'a rien en soi d'anodin. C'est faire défection, entrer en dissidence.

La réponse est individuelle, mais elle peut aussi être collective. On pense ici aux circuits courts, à l'économie de proximité. Tout part, le plus souvent, d'une initiative individuelle. Mais si au point de départ les initiatives sont individuelles, elles débouchent assez vite dans le collectif. Cette mouvance est peu organisée, mais comme le relève Eric Dupin, qui lui a consacré un beau livre, elle « travaille la société en profondeur ». On estime à environ 17 % le pourcentage de la population française sensible aux valeurs dont elle est porteuse. Il n'est pas interdit de voir en elle l'ébauche d'un contre-modèle au modèle de la mondialisation néolibérale.

Pour l'instant encore, l'État laisse faire, car il ne pense pas que ce qui se passe en ce domaine soit très important. C'est peut-être une bonne chose qu'il le pense.

\* Page du livre. Disponible dès maintenant dans les librairies suisses et dès l'été en France.

<http://www.editions-xenia.com/livres/autodefense/>

\* En savoir plus : Lire les 33 premières pages du livre (PDF).

# TURBULENCES

RUSSIAGATE | Rapport Mueller,  
humour et black-out

\* /Les nouvelles de la semaine sont à  
lire in extenso et en libre accès sur  
le blog des Turbulences!

UE | Qui était vraiment  
Walter Hallstein?

## Pains de ménages (en complément à «Culture & barbarie»)

### LE VŒU SATANIQUE

Plus rien ne vaut au contraire, ou tout s'équivaut – et c'est le temps du vrai nihilisme – quand le devenir intérieur de la vie, et tous les savoirs qui lui étaient liés, toutes les formes de culture qui en étaient l'expression, cèdent la place à la connaissance anonyme de processus homogènes à ceux qu'étudie la physique. Le signe le plus brutal de cette substitution de la mort à la vie est l'émergence d'une technique jusqu'alors inconnue, qui ne s'enracine plus dans la subjectivité des corps vivants, dont les «instruments» n'étaient que le «prolongement», mais dans la connaissance impersonnelle de ces processus matériels, s'identifiant à eux, n'étant que leur mise en œuvre inconditionnelle selon une sorte de vœu satanique: tout ce qui peut être fait dans l'univers aveugle des choses doit l'être, sans autre considération – si ce n'est peut-être celle du profit. Comme si l'économique, qui a lui aussi, partout et déjà, substitué ses abstractions falsificatrices au travail réel des hommes, pouvait seul aujourd'hui nous sauver. Cette nouvelle technique d'essence purement matérielle, étrangère en elle-même à toute prescription éthique, c'est donc elle qui dirige notre monde devenu inhumain dans son principe même.

— Michel Henry, *La barbarie* (1987)

### TECHNOLOGIE ET FIN DE CIVILISATION

Il est clair que le tiers-monde, même en réunissant toutes ses forces, ne pourrait pas engager une guerre déclarée, frontale, sur un champ de bataille. [...] Mais il a deux armes fantastiques: le dévouement illimité de ses kamikazes, et la mauvaise conscience de l'opinion publique occidentale envers ce tiers-monde. Car il est remarquable que cette Europe, qui ne peut pas se décider à prendre les mesures drastiques raisonnables pour rendre enfin le monde vivable, subit une mauvaise conscience permanente. Dès lors d'une part il y aura un terrorisme tiers-mondiste qui ne peut que s'accroître et qui est imparable dans la mesure où ces combattants font d'avance sacrifice de leur vie. Quand tout, dans notre monde, sera devenu dangereux, nous finirons par être à genoux sans avoir pu combattre. Et en même temps se produira inévitablement l'infiltration croissante des immigrés, travailleurs et autres, qui par leur misère attirent la sympathie et créent chez les Occidentaux des noyaux forts de militants tiers-mondistes. Les intellectuels, les Églises, le P. C., pour des raisons diverses, seront les alliés des immigrés et chercheront à leur ouvrir les portes plus largement. Toute mesure prise par le pouvoir, soit pour les empêcher d'entrer, soit pour les contrôler, rencontrera une opinion publique et des médias hostiles. Mais cette présence des immigrés, avec la diffusion de l'islam en Europe, conduira sans aucun doute à l'effritement de la société occidentale. Par suite de la déraison manifestée depuis vingt ans par nous, l'Occident va se trouver, sur le plan mondial, d'ici vingt-cinq ans, dans l'exacte situation actuelle de la minorité blanche d'Afrique du Sud, face à la majorité noire. Et cela aura été, à longue distance, l'effet de la technicisation, jouant à deux niveaux comme nous l'avons montré.

— Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, 1988.